

## DÉCADENCE ET APOCALYPSE DANS LA SCIENCE FICTION

L. V. THOMAS

Le monde est « un grand navire noir » qui s'éloigne « des rives de la raison et de ta civilisation, avec sa sirène déchirant la nuit, emportant deux milliards d'êtres humaine bon gré mal gré vers la mort, vers l'extrémité de ta terre et de la mer, vers l'incendie radio-actif et ta folie ».

R. Bradbury, *L'Homme illustré*, Denoël, 1972

Le catastrophisme est à la mode.

Le terme a été créé pour qualifier la place importante que la catastrophe a prise tant sur le plan du réel qu'au niveau de l'imaginaire.

Les progrès considérables de la technique élargissant et complexifiant les champs d'intervention, la place exceptionnelle prise par les média qui confèrent à l'homme d'aujourd'hui l'impression d'immédiateté et d'omniprésence face à l'événement et peut-être un obscur et permanent réflexe de culpabilité pourraient bien expliquer l'intérêt porté à la catastrophe et, dans son prolongement, à l'apocalypse.

A cet égard, la science-fiction constitue un révélateur d'une très grande perspicacité ; on y retrouve un fond *mythologique archétypal des représentations fantasmées de la science, l'obsession du fantastique apocalyptique*.

### 1. – RENCONTRE DU REEL ET DE L'IMAGINAIRE

*a – Un effet de grossissement.*

Si la science-fiction, au point de rencontre de nos fantasme : éternels surgit du plus profond de notre inconscient et des anticipations scientifiques les plus audacieuses nous renvoie à un avenir proche ou lointain, c'est pour mieux nous introduire dans le présent dont elle se nourrit. La description du monde que G. Orwell (1984) nous promet ne correspond-elle pas à une caricature grosse de la société d'aujourd'hui ? « Un monde de crainte, de trahison, de tourment. Un monde d'écraseurs et d'écrasés, un monde qui, au

fur et à mesure qu'il s'affinera, deviendra plus, impitoyable. Le progrès dans notre monde sera le progrès vers plus de souffrance. Il n'y aura aucune distinction entre la beauté et la laideur [...]. Il y aura l'ivresse toujours croissante du pouvoir, qui s'affinera de plus en plus. Il y aura toujours, à chaque instant, le frisson de la victoire, la sensation de piétiner un ennemi impuissant. Si vous désirez une image de l'avenir, imaginez une botte piétinant un visage humain... éternellement ».

*b - La rencontre avec les media.*

Les media, à leur tour, et non sans complaisance, insistent lourdement sur les catastrophes et les diverses menaces mortifères qui pèsent sur notre monde.

On rappelle périodiquement les hécatombes du week-end dues à l'automobile : dans les vingt dernières années, les routes de France ont fait 300.000 morts, soit trois fois plus qu'Hiroshima et 7.000.000 de blessés ; imaginons Paris et sa couronne transformés en cour des miracles peuplés de mutilés, de brûlés et d'éclopés !

On s'attarde longuement sur les horreurs des séismes : 1.500 morts. El Aznam en octobre 1980, 4.500 morts et 350.000 blessés dans la région de Naples en décembre de la même année.

On brandit perfidement le spectre de la bombe P pour reprendre l'expression de P. et A. Ehrlich (*Populations, ressources, environnement*, Fayard, 1972) : sept milliards d'humains en l'an 2000 ; près de 50 millions d'habitants misérables, faméliques et agressifs au Caire, à Jakarta et à Calcutta, avec une inégalité socio-économique accrue et devenue explosive entre les pays riches et les pays pauvres, les classes sociales nanties et les classes démunies. Si le rythme actuel d'accroissement se prolongeait durant neuf cents ans on atteindrait alors 60 milliards de milliards d'hommes sur la terre, soit 120 personnes au mètre carré sur toute la planète, mers et océans compris (P. et A. Ehrlich).

On dénonce plus ou moins hypocritement une pollution grandissante et infernale : un air devenant de plus en plus irrespirable, chargé de charbon et d'hydrocarbures avec accroissement concomitant de la température atmosphérique ; une pluie riche en acides et hautement cancérigène; une alimentation trafiquée source de déséquilibres biologiques graves une baisse impitoyable des réserves en eau (35 %) et en bois (47 %), sans oublier la destruction irréversible de 15 à 20 % des espèces végétales et animales ; bref

on nous prédit pour bientôt une terre biologiquement dégradée et en instance de mort organique.

Et que dire des menaces de guerre en relation étroite avec la prolifération d'armes de plus en plus sophistiquées : bombe à hydrogène, bombe à neutron, bombe bactériologique (R. Clarke, *La course aux armements ou la technocratie de la guerre*, Ed. du Seuil, 1971 — A. Legault et G. Limosey, *Le feu nucléaire*, Seuil, 1973) ?

c - *La permanence du thème apocalyptique.*

Le thème de la fin du monde associé à l'existence d'armes de destruction systématique — que les Anglo-saxons nomment engins de jugement dernier : *doomsday devices* — fait écho à l'annonce de l'arme terrifiante évoquée par la Vierge de Fatima : « Satan réussira à semer la confusion dans l'esprit des grands savants qui inventent des armes avec lesquelles on peut détruire la moitié de l'humanité en quelques minutes » (P. Fontaine, *Les grandes prophéties d'origine divine. Mourrons-nous en l'an 2000*, Courrier du Livre, 1966).

Rien d'étonnant si, récupérant ces maléfices, volontaires ou non, certains mystiques (ou obsessionnels) se font accusateurs des hommes d'aujourd'hui et proclament que les signes avant coureurs de l'apocalypse sont déjà là. N. Cohn (*Les fanatiques de l'apocalypse*, Julliard, 1962) décrit avec ironie et cruauté ces « guetteurs » qui annoncent à leurs frères l'imminence et l'ampleur des périls (séismes, déluges, guerres et révolutions meurtrières, violences généralisées, épidémies et famines), marques irréfutables de la fin du monde corrompu et de l'établissement du Règne de Dieu. Le succès de librairie du récent ouvrage sur Nostradamus va dans le même sens.

Une telle attitude — abstraction faite de la puissance technique des moyens destructeurs propre à notre époque et de la surabondance des écrits la concernant — n'offre rien de vraiment nouveau. La meilleure illustration qu'on puisse en donner se trouve dans le livre de fiction : *Le millénaire de l'Apocalypse* (F. Trystani, P. Lellouche, Flammarion, 1980), conçu à partir d'un événement oublié de l'histoire, « Conflit d'influence entre Lothaire roi d'Occident et Otton empereur de l'Est, en 980 ». Par une habileté d'écriture astucieuse (des citations de Giscard d'Estaing, de Kissinger, de Brejnev, de Gromyko, de Tchervonenko, de Khomeiny font partie intégrante du texte sans qu'on s'en aperçoive, sans en rompre l'unité), l'histoire de la Lotharingie à la veille de l'an mil se confond presque avec la menace apocalyptique qui habite aujourd'hui.

A la limite et sans heurt le monde d'hier et celui de demain, se rejoignent : Hugues Capet fait songer à Kissinger, le Général De Gaulle s'impose au Duché d'Aquitaine tandis que la Lotharingie déchirée nous renvoie à une Europe qui ne parvient pas à se faire

En fait, si la menace de guerre atomique évoque si facilement les grandes terreurs du Moyen Age n'est-ce pas parce que, en période de crise (politique, économique, des valeurs fondamentales), ce sont les mêmes fantasmes qui resurgissent du plus profond de notre inconscient ainsi que nous l'avons montré ailleurs (*Civilisation et divagations*)? Non, l'apocalypse ne s'est pas « trompé de millénaire ». Elle s'imposera chaque fois que l'humanité traversera les moments douloureux de l'enfantement car il faudra payer pour la faute d'Adam. A chaque mille ans peut-être « Satan sera relâché de sa prison et il s'en ira séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre ».

## II. LA FASCINATION DE LA CATASTROPHE

Les fantasmes de destruction et les constructions plus ou moins saugrenues que l'on élabore à leur sujet trouvent bien leur assise dans la vie quotidienne. L'homo-sapiens, par sa conquête du savoir et du pouvoir, a mis en branle des puissances qui lui échappent et vont à l'encontre de son désir.

Plus que jamais, on est en droit de se demander si l'on pourra maîtriser les forces déclenchées et l'interrogation est d'autant plus tracassante à une époque qui s'inquiète du bien-fondé de la croyance au progrès. La seule réalité nous offre trop souvent les preuves des aberrations du système ; il n'est que de puiser dans la presse à sensation pour nourrir cette paradoxale fringale de catastrophes qui est à la mesure de notre obsession du danger et de notre désir de l'exorciser.

### *a – Catastrophes et fantasmes*

Comme le remarque J. Baudrillard (*L'échange symbolique et la mort*, Gallimard, 1976) : « Aujourd'hui où réel et imaginaire sont confondus dans une même totalité opérationnelle..., c'est la réalité elle-même qui est hyperréaliste ». Mais si, d'aventure, on reste sur sa faim, on peut toujours se repaître des œuvres de science-fiction qui, tant au cinéma que dans les livres, ont de quoi rassasier ce cannibalisme des temps modernes. Il suffit aux auteurs d'un coup de pouce pour extrapoler hors du réel tout en ayant

l'air de s'y tenir et nous proposer ainsi le panorama captivant de notre monde mortifère vu à la loupe.

### 1. Accident et magie sacrificielle

Il est certain que la croissance du nombre et de la gravité des accidents et le relief que leur donnent les media pourraient suffire à expliquer l'intérêt et l'émotion qu'ils suscitent.

Mais il y a plus. Dans une culture qui a misé sur la maîtrise technique, l'accident interpelle durement : il met l'accent sur une faille du système et signe l'échec de la raison souveraine. Or, on sait bien qu'une nature totalement rationnelle, figée dans la perfection des normes, consacrerait à la fois la toute-puissance de l'homme et la faillite de sa liberté, c'est-à-dire sa mort au sein d'un monde artificiel peuplé d'objets.

C'est pourquoi l'Accident chatouille et excite ; c'est un désordre qui laisse ouvert l'horizon en attendant que de nouveaux progrès permettent de refermer un peu plus notre emprise sur le monde : l'Accident « est un paradoxe de la nécessité qui fait partie de notre idée du Progrès » (O. Paz cité par J. Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*). A ce titre il devrait être perçu comme un détail relativement banal, comme un « accident ». En fait, il l'est puisque les catastrophes sont signalées dans la presse comme de vulgaires éléments d'informations dans une rubrique où se côtoient les faits économiques, les petites annonces ou le sport.

Mais réduite à son aspect événementiel, la catastrophe n'est pas pour autant vidée de sa charge symbolique. Justement parce qu'elle procède de l'absurdité, elle constitue la fissure intégrale au système, par où s'engouffre l'imaginaire. « C'est le retour de l'angoisse des Aztèques, quoique sans présages ni signes célestes ». on est tout près d'y voir quelque fatalité supra-naturelle, quelque puissance maléfique qui se dérobe aux lois.

C'est pourquoi toute catastrophe exerce sur le public une fascination de plus en plus envoûtante elle proclame la revanche de l'imaginaire sur la raison discursive prise en défaut car elle est une atteinte à l'ordre, tout comme la sédition et la fête.

Mais il n'empêche qu'elle laisse profondément désemparé justement parce que cet irrationnel ne peut a priori être récupéré dans les catégories logiques. Au moins les Aztèques et autres peuples dits primitifs avaient-ils des mythes explicatifs et des rites pour conjurer leur angoisse et liquider leur culpabilité.

En ce qui nous concerne, force nous est de faire confiance aux technocrates et aux policiers qui savent si bien faire régner l'ordre et le

maintenir ; mais l'accident n'est-il pas justement le signe de leurs erreurs et de leurs impuissances ? « C'est la raison elle-même traquée par l'espoir d'une revanche universelle contre ses propres privilèges » (J. Baudrillard).

Il est vrai que le pouvoir ne nous laisse guère le loisir de savourer l'excitation malsaine que suscite cette intrusion du Destin : en général, les victimes des catastrophes ne sont-elles pas justement ces imprudents ou ces dévergondés qui ne se conforment pas aux consignes de sécurité ? Nous avons déjà montré dans un précédent ouvrage les procédures du pouvoir jouant de l'imaginaire selon une violence symbolique savamment déguisée en chantage à la vie (*Mort et Pouvoir*, Payot, 1978)

## 2. La s. f. et le héros manipulé

Un autre point doit retenir l'attention. Les personnages de la science-fiction, désincarnés en quelque sorte, sont ballottés dans un univers plus ou moins hostile ; ils n'ont, en général, ni présence ni chaleur et nous ne savons pas, de l'intérieur, les émotions et les sentiments qu'ils éprouvent, comme si le récit se cantonnait à la surface des êtres pour ne plus narrer que les faits. Ce n'est pas le hasard : les personnes importent peu, il n'y a que les individus manipulés, simples rouages d'un système clos ; c'est précisément l'image de ce qu'est notre monde ou de ce qu'il voudrait être. Ainsi la mort se trouve évacuée en tant que réalité essentielle : l'accident qui la cause, est, en fait, extérieur ; la mort est subie, elle n'est pas inhérente à la nature de l'homme. Peut-être est-ce parce qu'il nous confirme dans le déni de la mort que l'accident fascine en même temps qu'il nous glace.

### *b. Deux types d'accidents privilégiés*

#### 1. L'accident automobile

L'automobile est devenue le jouet incomparable sur lequel polarisent les fantasmes qui gravitent autour du sentiment de la puissance conquise, le phallus grandi et multiplié. Mais c'est aussi la machine infernale qui tue et blesse, rappelant à tout moment le paradoxe de la logique du catastrophisme : plus s'exalte la puissance et plus s'accuse la fragilité.

Ainsi le héros de *Crash*, célèbre roman de J. C. Ballard, dans une recherche éperdue, poursuit-il sans relâche l'amour et la mort en vue d'un accomplissement impossible : « Tandis qu'il me décrivait cet accident définitif, Vaughan était calme. Il parlait de ces blessures et de ces chocs avec la tendresse érotique d'amant longtemps séparé ». Tout se passe comme si les aberrations de la technologie obligeaient à chercher la clé d'une

nouvelle sexualité pour compenser l'Eros perdu. Alors, la voiture devient un protagoniste privilégié dans les ébats amoureux avec ses creux et ses basses, ses emboîtements lubrifiés, ses rythmes, la mécanique est la réplique excitante des corps qui s'étreignent et l'orgasme atteint son paroxysme quand la machine, poussée à fond, se fracasse dans le choc de l'accident. Aussi les plaies et les cicatrices des corps meurtris, de même que les emboutissements du métal, les éclats de vitres, les carcasses d'épaves sont-ils lourdement chargés d'érotisme.

On le voit, les fantasmes qui sous-tendent l'horreur et la fascination qu'on nourrit à l'égard des catastrophes de notre temps sont curieusement ambigus. Après tout, ils ne sont que la version moderne d'un mythe vieux comme le monde : Eros et Thanatos, frères jumeaux indissolublement associés, ont de tout temps inspiré les poètes et dicté aux nécrophiles leurs perversités.

Tout au plus, l'aventure technologique qui donne jour après jour des preuves de plus en plus troublantes de notre puissance-impuissance, a-t-elle retouché et aggravé les réactions de l'imaginaire. Dans une autre optique, nous retrouverons d'autres séquelles de mentalité primitive, tout particulièrement en ce qui concerne la vision que nous avons des causes de l'accident que nous rattachons spontanément à une intervention magique.

## 2. Le temps qu'on détraque

La maîtrise du temps, fréquent dans les récits de s. f., ne va pas sans effets pernicioeux provoquant le plus souvent la mort tandis que les voyages temporels créent des paradoxes et des situations sociales insoutenables.

Mais le plus topique reste l'emprise que le Pouvoir en place prend sur le temps. Le slogan du Parti dirigeant unique et personnifié par Big Brother dans 1984 d'Orwell s'avère inquiétant : « Celui qui a le contrôle du passé... a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé ». Le héros a justement pour tâche de consulter les anciens numéros du journal et d'y retrouver les prévisions qui y étaient faites pour les corriger au moment de l'échéance des événements annoncés : il importe que le journal prédise toujours ce qui arrive aux hommes ; ceux qui ont la défaveur du Parti doivent disparaître et l'on n'entend plus jamais parler d'eux. La menace est terrible : « Rien ne restera de vous, pas un nom sur un registre, pas un souvenir dans un cerveau vivant. Vous serez annihilé dans le passé comme dans le futur. Vous n'aurez jamais existé ».

Personne n'est allé aussi loin dans la maîtrise dramatique et dystopique du temps que J. Sternberg dans son *Futur sans avenir*. il est question d'un

pays où le pouvoir exerce sa dictature en destructurant la durée selon son bon vouloir : il l'accélère, la ralentit, la met entre parenthèses, la suspend, y ajoute ou retranche des heures, voire des jours et des mois et cela au mieux de ses intérêts. Personne ne peut rien Contre le Centre de distribution du Temps lequel, d'ailleurs, commet des bévues. Bien entendu, l'inévitable se produit : « A force de triturer le temps, on finit par le détraquer ». Le pire advint lors du passage de l'an 1999 à l'an 2000. C'est aux derniers instants le compte à rebours 5, 4, 3, 2, 1, Zéro et plus rien : « Sur ce dernier mot avec le hoquet de l'agonie, le monde entra à tout jamais dans le silence. A la fin, comme au commencement, il y eut le Verbe. La planète n'arriva jamais jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle. Le temps, en effet, ne se remit jamais. L'homme non plus ne s'en remit pas ».

La catastrophe le plus souvent soudaine et imprévisible, donc source possible de panique meurtrière, prend parfois l'allure d'un processus lent mais inéluctable. Ainsi dans *Krysnak ou le complot* de D. Walther assiste-t-on au lent pourrissement d'une société où triomphent computers, cerveaux électroniques, androïdes expérimentaux... Réduits à de simples marionnettes les humains risquent chaque jour d'être odieusement torturés par la police. Ici vraiment « commence la fin du monde ».

### III – AGENTS ET CAUSES DE LA CATASTROPHE

Les agents sources de catastrophes apocalyptiques présentent une grande variété que l'on pourrait schématiquement ventiler en cinq registres.

#### *a – Les facteurs mécaniques ou biologiques.*

Collisions cosmiques, refroidissement ou explosions du soleil, mutations pathogènes circulent fréquemment dans les récits de s. f. Ils semblent liés au hasard et interviennent du moins en apparence, hors de toute intentionnalité même si, de temps à autre, conscience et intelligence leur sont accordés.

Rappelons tout d'abord ces terribles agents mortifères que constituent les super agents pathogènes se déplaçant « à l'aveugle » dans les espaces inter-stellaires : ils portent la responsabilité de soudaines pandémies annihilant toute espèce de vie en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Comme cela se passe dans *La Terre demeure* de G. Stewart et surtout dans *Morituri* de M. Kurland où le virus Echo « responsable du fléau connu sous le nom de Mort » connaît des mutations qui font de lui l'agent le plus meurtrier qui soit.

Nous laisserons également de côté les chocs intergalactiques fréquents dans le *space-opera* et les catastrophes liées aux brusques changements de climat, soit une glaciation généralisée (J. C. Bergman, *Apocalypse now*, soit une alternance de chaleur et de froid : dans l'*Inferno* de F. et G. Hoyle l'ange exterminateur est une super-nova dont les radiations transforment successivement la terre en un enfer tour à tour surchauffé et glacial.

*b – Les humanoïdes venus d'ailleurs.*

L'espace a-t-on dit n'est plus « une coquille vide autour de l'univers humain ». Il grouille d'extra-terrestres parfois grotesques et gentils (E. T. de S. Spielberg) mais le plus souvent cruels et dangereux (depuis *La guerre des mondes* de H. G. Wells jusqu'à *Alien* de R. Scott). Il arrive aussi que, doués d'une étrange beauté, ils séduisent les femmes humaines : leurs descendants peupleront la terre et en chasseront les hommes (*L'homme doré* de Ph. K. Dick). La grande Duduche de Dorémieux se fait aussi engrosser par un Extra-Terrestre le monstre qu'elle met au monde s'adresse à l'époux de sa mère : « Vieux con ! Attends un peu qu'on soit sorti plus nombreux du ventre de vos femmes, et tu verras ce qu'on en fera de ton foutu monde » (A. Dorémieux : *Rencontre du Quatrième type* ; In : *Promenades au bord du gouffre*).

Tantôt semblables aux hommes (R. Heinlein *En terre étrangère*) les extra-terrestres sont avides, racistes, sadiques ils pratiquent volontiers les génocides les plus ravageurs (J. Guien *Hantise sur le monde*).

Tantôt supérieurs à l'homme (J. Sternberg *La sortie est au fond de l'espace* ; A. E. Van Vogt : *Le sorcier de Linn*) ils révèlent, tels les Rinn, des aspects fantastiques. Etres à corps d'araignée inventifs mais privés d'émotion (A. E. Van Vogt : *Le fabriquant d'armes*, ou hommes à têtes d'oiseaux d'autant plus dangereux qu'ils restent invisibles tels les *vors* (Q. Rougron : *Le Naguen*), ils finissent par n'avoir rien d'humain. Ainsi en est-il des 8.300 milliards de Calleiens « vivants en ego-ruche », « à mi-chemin entre le python et le ver de terre », en comparaison desquels le Dragon de l'Apocalypse n'est plus qu'un fauve banal Q. Blish : *Terre il faut mourir*).

Il semble par ailleurs que *Le fantasme de dévoration* renforcé par la hantise de la nourriture (terre dévastée, démographie galopante) occupe une place privilégiée dans ce type de catastrophisme. Ainsi G. Morris (*Les vivants, les morts et les autres*) nous parle d'une entité cannibale engloutissant toute forme de vie, et B. J. Bayley (*Les planètes meurent aussi*

imagine une tache se nourrissant de l'individualité de toutes les créatures et « dévorant leur âme ».

De même les *Dreeghs* imaginés par A. E. Van Vogt (*Invasion galactique*) apparaissent comme des vampires exterminateurs. N'oublions pas que les *Vors* (*Le Naguen*, oc) viennent conquérir la terre pour jouir des femmes et se reproduire mais surtout pour se nourrir, les hommes constituant pour eux une « inépuisable réserve de protéines » ; ces hommes-oiseaux adultes à sept ans, exceptionnellement prolifiques sont d'une telle insatiabilité que les survivants humains n'auront d'autre ressource que de fuir sur une autre planète.

*c - Les végétaux et les animaux.*

Le thème de la dévoration se retrouve dans ce troisième registre du catastrophisme qu'est l'agression végétale ou animale.

#### 1. Les plantes

Les plantes en effet deviennent hautement étouffantes ou cannibales comme cela apparaît dans les récits à la fois surprenants et inquiétants de W. Moore : *Encore un peu de verdure*, de J. Wyndham : *Les Triffides*, de B.W. Adliss : *Le monde vert*. Mais il faut surtout citer Th. Dish : *Génocides*. Il est question dans ce récit de la plante qui mystérieusement semée envahira les surfaces cultivables ; à la fin du livre la Terre sera morte ; et de l'humanité anéantie, il ne subsistera qu'un couple maigre et nu, nouvel Adam et nouvelle Eve vouée à la mort dans un paradis aride et pelé.

L'agressivité mortifère de la plante utilise aussi le piège de la sexualité comme cela apparaît avec Cauchemar rose (In : *Promenades au bord du gouffre* de A. Doremieux) : une belle femme apparaît en Plein désert ; « point d'aboutissement de tous les rêves et de tous les désirs » elle change d'apparence selon l'inconscient des hommes qu'elle veut séduire. Il s'agit d'un vampire qui vide à l'intérieur le corps de sa victime lui servant de terrain et d'humus nourricier ; il s'enracine en l'homme et puise à travers sa chair la substance propre à l'alimenter alors il se détache de sa proie et s'enfuit à l'aide de ses racines dotées de motilité.

#### 2. Les animaux.

L'agression animale soit qu'elle détruise l'environnement, soit qu'elle s'attaque à l'homme peut s'interpréter aussi en terme de dévoration.

- Le rat et ses fantômes.

J. Herbert (*Les rats*) a bien rendu toute l'horreur d'une agression massive et féroce — « Les rats s'étaient repus de son corps. Mais la faim les tenailla bientôt. Alors ils se mirent en quête d'un nouveau festin. Ils avaient goûté le sang de l'homme ». La ville ultra moderne est investie par « une vermine épouvantable, porteuse d'une maladie horrible. Et d'une taille ! ... Et rusés avec ça !... Avec des yeux aux paupières mi-closes qui avaient la fixité vitreuse de la mort ». Après d'affreux carnages, on croit les avoir exterminés. Mais le dernier chapitre décrit une femelle rescapée au fond d'une cave, nourrissant tranquillement une progéniture, queue allongée et épaissie, amorce d'une tête supplémentaire avec une deuxième gueule. on peut toujours dire que de tels sujets fournissent de l'horreur à bon marché.

Il n'empêche que s'il en est ainsi, c'est qu'ils épousent parfaitement nos fantasmes. Les rats, comme les insectes, affolent par leur prolificité, leur vitalité et leur ingéniosité qui les rend résistants à toutes les entreprises de dératisation. Mais, bien plus que la fourmi, le rat par son aspect, ses mœurs et sa réputation, est le support idéal de bien des angoisses morbides. Sa laideur est répugnante et son activité nocturne et clandestine passe pour un signe de surnoiserie méchante (« face de rat », « raton », sont des injures infamantes). On l'associe aux égouts, donc à l'excrément et à l'ordure et, à travers lui, ce sont nos déjections que nous exorcisons. Freud y voit un symbole phallique ; de fait, il peut pénétrer les corps de même qu'il se coule partout, décourageant les tentatives de colmatage des fissures par où il arrive toujours à se glisser. Il dévore, il ne déchire pas, il grignote. Fantasmes de pénétration, de morcellement, de castration, de pourriture, on comprend l'ignominie qu'on prête à cet animal furtif et vorace. Mais il faut croire que cette fantasmagorie doit beaucoup à notre « civilisation du propre » puisque, dans certaines cultures, le rat est de bon augure : dans l'ancien Japon et l'ancienne Chine, il symbolisait l'abondance et la prospérité ; cela n'a pas de sens dans un monde où l'abondance est pléthorique.

- De l'exclusion à la destruction de l'homme.

. L'exclusion. Non sans humour et cruauté Y. Dermeze (*Demain les chats ; In Voyages dans l'ailleurs*) parle d'un extra-terrestre tout puissant qui transforme l'homme en animal domestique. Un jour il en vient à lui préférer le chat parce qu'il est affectueux et heureux tandis que l'homme et sa compagne sont invités à fuir sans se retourner : « Avant de sombrer, avec

Lisa, dans les ténèbres de la mort, il eut à peine le temps de comprendre que désormais, l'animal familier n'était plus l'homme mais le chat ».

L'une des plus belles dystopies qui soient anime *La ferme des animaux* de G. Orwell. Un certain 21 Juin eut lieu en Angleterre la révolte des animaux. Sous la direction des cochons, Snowball et Napoléon, s'instaure un régime républicain avec un drapeau, un gouvernement, des défilés militaires, des lois : « Aucun animal ne boira d'alcool. Aucun animal ne tuera un autre animal. Tous les animaux sont égaux ». Mais avec le temps, tout se dégrade. Non sans cynisme l'âne déclare : « Tous les animaux sont égaux... il y en a qui le sont plus que d'autres ». Dès lors, les hommes reviennent : « Dehors, les yeux des animaux allaient du cochon à l'homme et de l'homme au cochon, et de nouveau du cochon à l'homme ; mais déjà il était impossible de distinguer l'un de l'autre ».

. La destruction. Pires que le rejet, l'annihilation et la mort deviennent le lot de l'espèce humaine sous la pression du monde animal.

Dans un texte angoissant, *Le monde enfin* (In : *Utopies 75*) J. P. Andrevon évoque un univers où ne subsiste qu'un cavalier borgne qui chemine dans un monde « paisible, désert, en ordre » où la nature *enfin* reprend ses droits. De toutes les œuvres de mort inventées par le profit « il ne restera rien ». Seule demeure la nature purgée de la culture avec la multitude des espèces animales qui ont survécu et dont chaque individu peut enfin savourer l'instant présent dans l'ivresse du désir satisfait ; « ils mourront tous, ils vivent tous. Le monde est à eux. Ils ont pour eux le monde ».

Cl. D. Simak va plus loin encore dans la perspective apocalyptique : il se demande si l'homme ne serait pas une sorte de « pantin mythique », une « fable sociologique », un simple prétexte créé par d'habiles conteurs chiens pour expliquer le mystère de leur origine. *Demain les chiens* est censé faire le point sur les recherches des psychologues et des sociologues « chiens » dont les petits s'endorment bercés par de vieilles légendes où il est question d'un personnage mythique : l'homme. Mais ce dernier n'est que le produit de pulsions archaïques, d'un imaginaire angoissé. Pour les chiens de demain, l'homme reste une impossibilité psychologique, sociologique, morale et religieuse : il n'est que la projection du mal que redoutent la bonté et le pacifisme des chiens. Il ne suffit pas d'abolir le souvenir de l'homme, il faut se persuader qu'il n'a pas existé. Non seulement il n'est plus, mais il n'a jamais existé. Au comble du nihilisme, la s. f. n'a même plus besoin du recours à la catastrophe.

Décidément, le vieux mythe de l'homme créature privilégiée ou roi de la création en prend un rude coup. Désormais, seule *l'angoisse de substitution/négation* prévaut. Il n'en faut pas plus pour que le mai affecte la figure de l'animal : le dangereux « virus d'Ivry » venu d'un autre monde a la forme d'une sauterelle pour J. P. Andrevon (*La mise en abîme...* In : *Hôpital nord*) tandis que les fourmis cannibales prennent chez P. Pelot (*Blues pour Julie*) « la marque du cancer ». La bête en effet a de quoi nous tourmenter par sa prolificité, sa résistance, son intelligence, la longue expérience de l'espèce (chez les insectes surtout) et le renouvellement rapide des individus qui facilitent sa capacité d'adaptation et de mutation. De telles marques de « supériorité » et le désir profond que lui octroient généreusement nos fantasmes de se venger de nos zoocides et de nous succéder inexorablement sur la terre nous disent pourquoi l'Apocalypse procède souvent d'elle.

*d – Les créatures de l'homme : machines, villes.*

#### 1. Les machines.

Non seulement la machine-instrument devient machine-reine et envahit toute la vie quotidienne (R. Bradbury : *L'homme illustré*) mais elle finit aussi par rendre l'homme décadent et infirme. Rien de pire que cette dépendance à l'endroit d'une machine auto-suffisante et omniprésente, à plus forte raison si par sa faute l'homme finit par perdre l'habitude de marcher, de se sentir debout, de mastiquer la nourriture, de parler ou d'entendre sans prothèse, de se frotter à la nature. M.C. Farca (*Terre 10<sup>11</sup>*) trace justement un tableau macabre de ces amputés du désir où les facultés les plus banales s'émeussent à force d'être servies ou remplacées par de savants appareillages. La machine finit par rendre l'homme infirme sous le prétexte de le rendre plus puissant.

Accédant à la conscience, les robots et les ordinateurs finissent par se révolter contre leurs maîtres (A. C. Clarke : *2001, l'Odyssée de l'espace*, I. Asimov : *Les robots*, R. Bradbury : *L'homme illustré*) ; ils violent et fécondent l'épouse de leur créateur (D. Koontz : *La semence du démon* ; cf. le film de D. Camel : *Génération Proteus*) ; ils prennent le relais de l'humain (R. Scott : *Blade Runner*) ; ils aspirent en eux leur propre concepteur (le héros de *Tron*, production Walt Disney, est prisonnier du monde fictif — circuits imprimés et jeux vidéo — qu'il a conçus) ; ils règnent sur le monde (A. E. Van Vogt : *Le monde des A*) ... Jamais le fantasme de *L'apprenti sorcier* illustré par Lucien n'a été poussé aussi loin.

Le retour obsessionnel des thèmes de la dépersonnalisation et du simulacre a pris aussi un développement exceptionnel chez Ph. K. Dick (*Loterie salaire* ; *Dr Bloodmoney*).

Toutefois, la plus cruelle et la plus redoutable des dépossessions équivaut à l'*expulsion*. Un jour viendra peut-être où il n'existera plus que des machines enfin venues à bout de l'homme. Cela apparaît dans le roman célèbre de J. W. Campbell (*Le ciel est mort*) : « Vous vous demandez pourquoi nous avons laissé mourir l'espèce humaine ? me demanda la machine. Cela valait mieux. A peine un million d'années encore et l'homme aurait perdu sa place privilégiée dans la nature, il était préférable qu'il disparût. Nous, nous vivons toujours. Nous ne pouvons pas mourir comme les êtres vivants ». — L'éventualité d'un monde où d'un côté subsistent des humains plutôt dégénérés et de l'autre un monde de robots supérieurs en pleine évolution apparaît dans la nouvelle de C. P. Andrevon *Un nouveau livre de la jungle des villes* (In : *Il faudra bien se résoudre à mourir seul*). Petit Homme transplanté par hasard parmi les robots refuse fortement son humanité : « il était une machine, une machine, une MACHINE ». Confronté aux hommes, puis aux Robots, c'est près de ceux-ci qu'il désire vivre, en dépit de sa différence. Une voix résonne en lui. « ...Tu n'es plus un homme, tu n'es pas non plus un robot... qui sait ? Tu seras peut-être à l'origine d'une nouvelle race , celle des Robhommes. Mais il est trop tôt pour le dire. Va ! Je te laisse à ton destin. Petit homme. Ou plutôt, devrais-je dire, Petit-Robhomme ».

Le robot humanisé qui meurt fascine ; le robot surhumain et immortel suscite l'admiration, l'envie et aussi la méfiance ; le robot substitut possible de l'homme angoisse et terrifie. Machine vivante d'ici-bas ou machine vivante de l'espace font de l'homme un être dépassé et futile, en état de déréliction.

## 2. Les villes dévorantes.

– La ville persécutrice. Le thème de la ville persécutrice a été fort bien analysé par F. Desbons (La perte du symbolique de la ville dans la science fiction, In : *La ville, symbolique en souffrance*), tout spécialement à propos du texte de Shecley : La dimension des miracles Bellwether, la ville qui parle impose d'emblée à Carmody qui la visite une relation de domination-sédution. Il s'agit d'une mère hyperprotectrice, surmoïque et persécutrice, dictant sa loi sous le prétexte d'apporter le bonheur mais ne fait que contrecarrer ses désirs les plus forts tout en culpabilisant Carmody qui lui obéit : « Parfois je veux trop bien faire avoue la ville et c'est d'autant plus

pénible que j'ai raison. Je sais que j'ai raison ». Bellwether dépossède ainsi Carmody de son identité : « je vous ai » déclare-t-elle. La relation de la ville à l'homme définit bien pour celui-ci l'impossible appropriation. Comme le précise F. Desbons le rapport n'est que le lien précépien d'étayage. La suppression du Tiers supprime la relation dialectique. Cette fable exprime mieux que n'importe quelle analyse l'aspect aliénant des villes hypersophistiquées déjà en train de se faire.

– La ville cannibale. La s. f. fidèle à son option pessimiste prête volontiers à la ville des instincts destructeurs. Comme si la ville était un nouveau genre d'objet rebelle, animée d'hostilité à l'endroit de l'homme qui l'a créée.

Le fantastique croit urbain, fait de la ville une ogresse : « A mesure qu'elle grandissait, elle tirait sa nourriture d'une centaine, d'un million de kilomètres carrés d'arrière-pays... Les hommes et les animaux naissaient et se multipliaient pour apaiser sa faim toujours plus dévorante. Pareilles à de longs doigts, ses jetées s'étendaient dans l'Océan pour prendre au piège les navires venus de tous les continents. Et tout en se nourrissant, elle vidait ses déchets dans la mer, exhalait ses poisons dans l'air et devenait plus infectée en devenant plus puissante » (Abernathy : *Un homme contre la ville*).

Laissons là la métaphore pour plonger dans le fantastique avec la relation ville-dévorante-homme avalé. L'ambivalence du fantasme de dévoration circule dans certains récits où perce la valence érotique. La volupté de l'avalé est sensible dans ce passage de Noô-1 (S. Wul) : La ville peut faire de moi ce qu'elle veut. Elle m'a avalé, fractionné, neutralisé, recomposé. Je suis une molécule assimilée, une nucléoprotéide, un fragment d'enzyme. Un leucocyte peut-être ? Les leucocytes ne savent pas qu'ils sont des leucocytes. Les enzymes se moquent pas mal d'être enzymes. Je fais corps avec la « Géante ». L'avalement est vécu ici comme le retour au ventre maternel dans l'euphorie de la régression, ce qui rend bien compte de la démission du citoyen fasciné et rassuré d'être pris en charge dans le système codifié de la ville. Avec R. Bradbury (*Je chante le corps électrique*), c'est la jubilation de l'avaleuse qui est décrite. La ville semble morte depuis qu'elle n'a plus rien à se mettre sous la dent ; ses habitants sont réifiés. Quand surviennent des visiteurs, cette « Belle au Bois dormant sortant d'un long cauchemar, perçut ce contact, ce baiser et s'éveilla ». Dès qu'elle parvient à ingurgiter quelques proies, on l'entend « ronronner de plaisir, vivante, rendue à elle-même, sa grande bouche emplie de quelques chaudes bouchées, quelques êtres perdus dans ses labyrinthes ». Volupté de

l'incorporation, orgasme du pouvoir triomphant, le cannibalisme nous ramène à la dialectique du pouvoir et de la mort : dévorer l'autre et se l'intégrer, c'est toucher du doigt le pouvoir absolu, gage d'immortalité. La domination atteint son point suprême sans que la destruction de l'autre me dérobe l'objet de mon pouvoir puisque je me l'incorpore et m'en nourris.

*e - L'homme lui-même.*

1. Le danger qui vient de la femme.

« Il y a donc deux femmes écrit Edelman dans *La maison de Kant* comme il y a deux espaces : la femme du dedans, féconde, bénéfique, noyée dans la pénombre douce du foyer et la femme du dehors, nocturne, maléfique et barbare. L'une règne dans l'espace clos et protégé de la maison, l'autre sillonne l'espace extérieur, violente et dangereuse, réveillant tous les désirs sauvages ».

C'est plutôt le second modèle qui inspire les écrivains de s. f. dans leur majorité. Ils développent volontiers l'image d'une son profit le rapport de domination-exploitation que lui a imposé l'homme au cours de l'histoire et travaille peut-être à l'élimination du mâle.

A la limite on en vient à imaginer un monde peuplé uniquement de femmes. J. Russ se croit déjà sur la planète Lointemps où les hommes, victimes d'une épidémie, ont disparu voici mille ans. Les femmes ont survécu, se sont reproduites seules — elles n'ont bien sûr que des filles — et ont bâti avec bonheur un monde nouveau. Et pour le bien de l'espèce. Les Lointemporaines ont conquis la liberté : « l'autre moitié de l'homme est devenue toute l'humanité ». J. Russ dédie ce livre aux 1750 millions de ses sœurs qui aspirent, comme elle, à la liberté. Elle se croit même investie d'une mission : « je suis la machine à écrire de Dieu ». (*L'autre moitié de l'homme*). Dans un monde sans homme les femmes ont édifié une société humaine, concrète, proche de la nature et de la vie mais aussi orientée vers le plaisir et les choses de l'esprit. Comme le fait dire J. Windham à l'historienne de « *Consider her ways* ». « Une ère civilisée succède à présent au stade primitif. La femme, vaisseau de la vie a eu la malchance de subir la nécessité de l'homme, pour une période donnée, mais maintenant elle n'en a plus besoin. Pensez-vous que quelque chose d'aussi encombrant que l'homme doit être préservé, par pure sensiblerie ? J'admets que nous avons perdu quelques avantages mineurs — vous avez remarqué, je suppose, que nous sommes moins inventives en mécanique, et que nous avons tendance à copier les modèles dont nous avons hérité. Mais cela nous gêne très peu. Nous ne nous intéressons pas à l'inorganique, mais à la vie et à l'esprit... ».

Rien n'empêche d'imaginer en pastichant Cl. S. Simak un monde futur où les femmes racontant des histoires à leurs filles parleraient d'un compagnon archaïque que leurs très lointaines ancêtres (le terme a été bien sûr féminisé !) ont subi puis liquidé. Sans pouvoir préciser si l'homme a vraiment existé. S'il ne serait pas plutôt le produit de l'imagination populaire des femmes d'autrefois.

## 2. Un homme en accusation

Une lecture attentive des œuvres de s. f. montre à quel point c'est en définitive l'homme lui-même qui « organise le chaos » et se trouve mis en cause dans l'apparition des catastrophes.

– L'effet pervers : culpabilité et sanction.

L'action humaine par simple maladresse technique peut induire la catastrophe. Les illustrations ne manquent pas.

Ainsi, ce sont les insecticides qui ont rendu les araignées particulièrement meurtrières (*Le royaume de l'araignée*, film de J. B. Carlos) ; ce sont les croisements accidentels qui ont rendu agressives et sauvages les abeilles (*Quand les abeilles attaquent* film de B. Geller) et ce sont les déchets atomiques qui ont rendu les fourmis monstrueuses (*L'empire des fourmis géantes*, film de P.J. Gordon).

C'est la puissance de la technique qui se trouve mise en cause. De nombreuses recherches, en effet, altèrent notamment l'ordre biologique. L'apparition de monstres par exemple ou de surhommes détenant des pouvoirs supra-normaux, notamment la télépathie (de *A la poursuite des Slans* de A. E. Van Vogt à *L'oreille interne* de R. Silvesberg) ainsi que la formation d'entités complexes (*Les plus qu'humains* de T. Sturgeon) font de l'homme un créateur impudent et imprudent qui singe Dieu (M. Renard : *Docteur Lerne sous Dieu*). Peu importe en fait si les manipulations génétiques sont utilisées à des fins personnelles (Déjà chez M. Shelley en 1818 avec son *Frankenstein*) ou à des fins politiques (A. Huxley : *Le meilleur des mondes*).

Perturber l'ordre animal en portant atteinte à la spécificité de l'espèce (échange de cerveau entre vipère et mésange, homme et taureau chez M. Renard ; créatures hybrides et torturées de H. G. Wells qui dans *L'île du Docteur Moreau* invente des espèces animales biologiquement privées de tout pouvoir de révolte), briser l'atome et s'introduire dans les forces obscures de la nature, jouer avec la vie en niant la séparation radicale mort/vivant, en créant artificiellement la vie, en ressuscitant les morts en

mêlant l'homme et l'animal tels sont les crimes des « savants fous » envers la toute puissance de Dieu qu'imagine la s. f. Comme on le voit, le vieux fantasme de l'homme craignant d'avoir commis un sacrilège en poussant l'univers au-delà des limites que lui avait assigné le Créateur se trouve aujourd'hui conforté : ainsi le savant redoute de ne plus maîtriser la totalité des paramètres mis en jeu surgissent alors les conséquences inattendues qu'on ne peut pallier par un retour en arrière (*Mythe de l'apprenti sorcier, mythe de Pandore*).

Désormais, l'homme n'occupe plus le centre du monde et n'est plus le maître de la création comme il l'escomptait. L'exobiologie notamment conçoit des formes de vie incomparables avec la vie terrestre M. Clement : *Une question de poids* même chez les humanoïdes qui nous ressemblent (Ph. J. Farmer : *Ouvre-toi ma sœur*) ; la s. f. en outre, débouche volontiers sur l'inconnaissable ou le non-communicable (S. Lem : *Solaris*). Le terrien est même condamné à vivre dans un environnement dont il a détruit l'équilibre (J. Brunner : *Tous à Zanzibar, Silent Running*), voire à ne plus être qu'un simulacre (D. F. Galouye : *Simulacron 3*, Ph. K. Dick : *Ubik*) au cœur d'un univers absurde (C. J. Ballard *L'île de béton*), au milieu des ordures (A. Ruellan : *Tunnel*).

Terricides, écocides, zoocides telles sont peut-être les conséquences dramatiques d'une technologie mise au service d'une société axée sur la rentabilité et qui a confisqué la nature à son profit exclusif. Derrière ces destructions radicales se cachent toutefois une menace et un *sentiment térébrant de culpabilité*. D'où la peinture d'un monde où l'homme finirait par être exclu, victime de ses propres agissements. Le thème fréquemment exploité par la s. f. a pris une forme exemplaire dans le nouvelle de J. P. Andrevon : *Le monde enfin* (In : *Utopies 75*). De la civilisation destructrice et de la race des prédateurs il ne reste, nous l'avons dit, que fantômes, ruines et un cavalier borgne. Tout est accompli quand l'auteur, à la fin du récit, dresse froidement la liste des espèces disparues : 523 espèces animales supérieures éteintes au XX<sup>e</sup> siècle par une espèce animale supérieure éteinte au XXI<sup>e</sup> siècle, l'*homo sapiens*. Vient ensuite la vision triomphante du paradis retrouvé d'où l'homme est absent. Dans une nature foisonnante, le cycle de la vie et de la mort a repris son cours dans le jaillissement de l'instinct. Seuls les animaux demeurent sur la planète. Que retenir de ce message en forme de poème qui se veut vibrante célébration de la nature et condamnation implacable de l'homme ? L'élimination pure et simple de celui-ci semble attester le pessimisme de l'auteur quant au destin de l'humanité. Dans cette perspective l'agression des plantes et des animaux

pourrait bien signifier la revanche d'une nature détruite par l'homme ; ou plutôt la punition fantasmatique que l'homme redoute mais s'inflige pour se laver des crimes commis.

*La perversité humaine.* La science fiction ne se fait aucune illusion sur l'homme : « Génocides » de Th. Dish se termine superbement sur un verset du Livre de Job « Les étoiles ne sont pas pures. Combien moins l'homme qui n'est qu'un ver ». Dès lors, dans la plupart des récits, l'homme est un être pervers responsable de calamités qu'il engendre.

C'est par exemple la *cupidité* d'un commerçant associé à une biologiste géniale qui provoque la mutation d'une plante, laquelle envahit la terre et détruit l'humanité (W. Moore : *Encore un peu de verdure*).

C'est la *passion quasi paranoïaque* du pouvoir qui amène le tyran F. Jegger, après une catastrophe atomique à exterminer les sous-hommes et à conquérir la galaxie au prix de guerres apocalyptiques (N. Spinrad : *Rêve de fer*).

C'est *l'instinct aveugle de la possession* qui, dans le *Visiteur* de R. Bradbury (In : *L'homme illustré*) transforme en tragédie mortifère ce qui aurait pu être une fin douce. Dans une humanité douloureuse exilée sur une lointaine planète surgit un visiteur qui fait naître dans l'esprit du malheureux les images dont il rêve. Alors les hommes s'entre-tuent; chacun voulant assurer son pouvoir sur ce visiteur.

C'est *l'agressivité et l'égoïsme* forcenés qui, dans H sur Milan (E. de Rossignoli), s'empare des survivants d'une bombe H : cannibalisme, meurtres, association de tueurs finissent par venir à bout de ceux qui par miracle avaient échappé à la première hécatombe.

Rien d'étonnant si la violence et la guerre restent les grandes inspiratrices de la science fiction<sup>1</sup> guerre entre les sexes (R. Merle : *Les hommes protégés* ; Th. Sturgeon : *Venus plus X*) ; *guerre des classes*

---

1. Face à la guerre les auteurs de science fiction adoptent des points de vue divergents. — C. KLEIN (*Les seigneurs de la guerre*) nous parle des hommes de demain, organisateurs du monde d'aujourd'hui, étudiant sur une lointaine planète « la guerre comme structure ». Les combattants doivent y mourir, y renaître et recommencer les luttes absurdes jusqu'à épuisement de leur violence meurtrière et jusqu'à ce que le mécanisme qui engendre les guerres soit bien compris. — En revanche P. ANDERSON (*Le monde de Satan*) fait l'éloge du capitalisme impérialiste et des guerres qu'il entretient. s'il n'existait pas des consortiums avides, prêts à défendre leurs bénéfices, l'homme n'aurait jamais assez d'audace pour la conquête de la galaxie. Quant à J. H. SCHMITZ (*Race démoniaque*), c'est le potentiel d'agressivité accumulée pendant des millénaires qui a donné aux hommes la force de conquérir les galaxies.

*sociales* (N. Spinrad : *Jack Barron et l'éternité*) ; *guerre entre les mortels et les immortels* (R. Heinlein : *Les enfants de Mathusalem*) ; *guerre contre les extra-terrestres* (récits évoqués plus haut) ; *guerres civiles liées à la population et à la surpopulation* (J. Brunher : *Le troupeau aveugle* et *Tous à Zanzibar* ; A. Burgess : *La folle semence* dans un monde affamé et affolé par la surpopulation la chair humaine sert à préparer des conserves les guerres planifiées deviennent des régulateurs démographiques et fournissent la matière première pour les conserves.

L'étonnant pouvoir de destruction des armes imaginé par la s. f. (J. Mosells : *La fin d'Illa* ; C. D. Simak : *Le dernier cimetière*, Ph. Dick : *L'homme variable*, R. Barjavel : *La bombe solaire...*) et tout spécialement des armes atomiques (R. Barjavel : *Le désert du monde*, R. Merle : *Malevil*, N. Shute : *Le dernier rivage* ; E. Burdick, H. Wheeler : *Point limite*) rendent bien compte de la menace apocalyptique qui règne sur notre planète et même sur le monde entier : destruction de la faune et de la flore, obscurité et refroidissement (températures inférieures à 0°) durant 240 jours pour un scénario de 3000 à 5000 mégatonnes, disparition de l'ozone laissant apparaître les ultra-violets (croît de 700%) qui brûlent les peaux au 3<sup>e</sup> degré et déclenchent des incendies On comprend pourquoi P. Pelot a pu écrire une étrange série (5volumes) intitulée Homes sans futur.

A sa manière la science fiction renvoie aux vieux fantasmes qui animent l'écriture et qui ne cessent de hanter l'inconscient de nos contemporains. Ainsi l'apocalypse d'aujourd'hui, comme celle d'hier est-elle « l'œuvre d'un Dieu qui a pour projet manifeste : séparer les bons et les méchants ». Il faut sans doute y voir « une discrimination par expurgation » (M. A. Descamps : *Catastrophes et responsabilité*, Rev. fse de sociologie, XIII, 1972). Dès lors, l'idée d'un séisme, d'un incendie, d'une inondation, d'une famine ou d'une épidémie qui seraient naturels n'a aucun sens. La causalité « mystique » de tels récits s'avère double — le responsable est Dieu, ou le destin, ou la nature mais les coupables restent les hommes.

Les cataclysmes de la science fiction tout comme les mythes de déluge, des sept plaies d'Égypte, de la tour de Babel, de l'extermination de Sodome et de Gomorre expriment, en dernière analyse, la punition de la désobéissance, de l'orgueil et de la démesure collective.

Faut-il rappeler à quel point les synonymes du terme catastrophes tels désastre, sinistre, fléau... restent à cet égard lourds de sens<sup>2</sup>. Un désastre,

---

2. L. GREILSAMER titre son article du *Monde* du 4. 12. 1980 consacré au séisme de novembre 1980 en Italie : *Le mauvais œil* !

c'est une calamité inscrite dans les astres. Le sinistre... ne signifie pertes ou dommages que comme conséquence de ce qui est mauvais augure. Le sinistre est un avertissement du destin... Enfin, la métaphore du fléau est particulièrement indicatrice... Le fléau est le fouet qui flagelle, c'est la catastrophe instrument de la colère divine (M.A. Descamps, oc). Très souvent après les catastrophes, les media ont pris l'habitude d'organiser des campagnes de soutien elles symbolisent le rachat des fautes. Paraphrasant une formule célèbre de J. P. Sartre nous aimerions dire que dans le cataclysme « il n'y a pas de victimes innocentes »<sup>3</sup>. Sur ce point encore la science fiction se nourrit de la quotidienneté.

#### IV – DES ISSUES BIEN DIVERSES

Selon les auteurs, deux éventualités se présentent.

Ou bien la catastrophe se produit et c'est la mort généralisée (*Génocides* de Th. Dish, oc) ou la fuite, quand c'est possible, sur une autre planète (*Le Naguen* de J. Hougron) ou le retour, pour les rares survivants à une vie archaïque (*Ravage* de R. Barjavel, *Malevil* de R. Merle).

Ou bien le processus de destruction s'arrête de lui-même. Dans La bombe mentale de F. Herbert la Machine prenant conscience de son rôle monstrueux décide de se suicider. « Désormais ils (les hommes) n'étaient plus de simples numéros. Un mur visuel divisait cette foule d'étrangers, isolant chaque individu de tous les autres. Désormais ils n'étaient plus amidonnés ni repassés quant à leurs aînés. « La vie revient sur terre et l'espace-temps « cessa d'être gelé ».

D'une façon plus nuancée nous pouvons retenir les trois types d'attitudes que voici :

##### *a - Les attitudes fidéistes.*

Certains auteurs font confiance à l'homme et affichent parfois un fidéisme technocratique à tout crin.

---

3. L'idée d'expiation, de régénération par la catastrophe n'est pas étrangère à la science fiction. H. P. SHIEL (*Le nuage pourpre*), Denoël, 1974) hésite entre le châtement divin par l'étrange nuée exterminatrice et le renouveau que permet un couple survivant. La femme apprend la générosité et le dévouement à l'homme.

Tel S. Berry qui propose une solution de type démiurgique pour Les dix mille ans à venir. L'homme deviendrait l'égal des dieux, domestiquant les planètes, maîtrisant le « super-espace ». Ce sera le triomphe de « l'esprit du sans-limite » et, mime si nous glissons vers la catastrophe, le progrès moral fera fleurir une nouvelle forme de pensée pour que l'humanité survive.

P. Boulle a beaucoup plus d'humour quand il part en guerre contre le snobisme des Cassandre : dans *Le bon Léviathan*, il traite de manière fort pittoresque le thème de la relativité du Bien et du Mal. Un monstrueux pétrolier à propulsion nucléaire est mis à la mer, menaçant l'humanité d'un double péril, la marée noire et les retombées atomiques, et soulevant l'indignation des écologistes. Un renversement de situation intervient dans la seconde moitié du récit : les eaux souillées par la radioactivité et le mazout ont des vertus inestimables elles guérissent, provoquent des pêches miraculeuses, apaisent la tempête. Le navire magique devient alors l'objet d'une véritable frénésie mystique.

Mais c'est surtout l'œuvre magistrale d'I. Asimov qu'il faudrait longuement développer. Pour cet auteur, l'homme de demain saura résoudre les problèmes les plus difficiles d'autant qu'aux ruptures succéderont les réconciliations et aux cataclysmes les renaissances. *Meurs et deviens* reste pour lui la formule qui circule dans ses œuvres maîtresses *Fondation*, *Fondation et empire*, *Seconde fondation*.

Parfois, on a bien du mal à retrouver l'homme dans l'univers post-catastrophe, notamment s'il faut en croire A. C. Clarke dans *Les enfants d'Icare*. Il y raconte la phase finale de l'histoire de l'humanité. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, celle-ci « n'a cessé de s'approcher lentement du gouffre ». Puis les Suzerains, surhommes, extra-terrestres, sont venus pour bannir les armes nucléaires et empêcher la destruction de la planète. Mais, après un siècle de répit, une « mutation de l'esprit » commence à transformer la race humaine, « éliminant la dernière génération de l'*homo sapiens* ». La nouvelle race qui s'annonce dans les enfants ne répond à aucun des critères humains, sinon par sa morphologie : indifférenciés, atones, le visage vacant, ils n'ont plus d'identité et fusionnent en une entité globale qui participe du cosmos. En fait, il s'agit d'un accomplissement au sein du « Maître-Esprit ».

#### *b – Les pis-aller*

Les solutions proposées par la science fiction ne sont parfois que des pis-aller.

Il arrive que l'homme se raccroche de toutes ses forces à un petit espoir. Retrouvant après la déflagration de la « bombe universelle » une terre dévastée — sorte d'« immense désert jaune et gris », où pèse lourd un « silence sans pareil », le silence « de l'absence de tout », les passagers de l'Arche ne peuvent masquer leur émotion quand une courte averse leur balaie le visage ou devant « un mélange de cendres et de cailloux éclatés à demi vitrifiés » : « Les cendres c'est fertile » dit M. Jonas. — « Nous sèmerons du blé sur Paris » dit Madame Jonas avec une noire amertume (R. Barjavel : *Une rose au paradis*).

En d'autres textes on imagine des moyens pour limiter les effets catastrophiques de la guerre. Dans l'anthologie de J. Haldehan *La troisième guerre mondiale n'aura pas lieu* nous sont proposées les propositions les plus inattendues pour liquider l'agressivité et le et le bellicisme légaliser l'assassinat, inoculer aux hommes de s maladies endémiques pour les calmer ; assouvir leurs pulsions par des rêves belliqueux entretenus grâce à un théâtre guerrier... Mais le plus curieux reste peut-être « la machine à duel », « combinaison d'électro-en-céphalographe et d'auto-ordinateur. Une machine de rêve, qui amplifie l'imagination humaine, jusqu'à ce que l'homme s'engouffre dans un monde créé par lui ». Il s'agit là, nous dit-on, d'un instrument capable d'aider l'homme à se débarrasser de l'hostilité et de la tension en toute sécurité ».

Toutefois, nul n'est allé aussi loin dans la dérision que P. Pelot qui, dans *La guerre olympique*, trouve un moyen ingénieux d'interdire les guerres tout en se débarrassant des déviants et du trop plein démographique source d'agression. Tous les deux ans des champions surentraînés des deux blocs (les Rouges et les Blancs) s'affrontent au cours d'épreuves mortellement piégées. Lors de la victoire les déviants et les délinquants de la fédération vaincue meurent par millions : l'ordinateur central fait exploser immédiatement une capsule introduite préalablement dans leur cerveau. Quant aux encapsulés du camp vainqueur enfin libérés de leur prothèse, ils sont suffisamment traumatisés pour se tenir tranquille. « Traiter quelques millions de déviants, en permanence, coûterait beaucoup d'énergie et d'argent, mon cher ami. Et puis, que deviendraient le sport et la paix, et l'équilibre mondial, et tout le système planétaire submergé par une trop forte démographie, à la merci de conflits intestins incontrôlables, si la Guerre Olympique organisée ne coûtait plus aux vaincus leur rançon de morts ? Dites-le moi... Que ferait-on des déviants, des criminels, des « pas d'accord » et des mauvais citoyens ? Dites-le moi. Des prisons, des camps d'internement et de remodelage ? Trop cher et trop aléatoire. Mieux vaut la

punition. Vous n'imaginez pas comme il est simple de contrôler et d'enchaîner des millions de « criminels », de les rendre inoffensifs, à l'aide d'un vulgaire implant relié à la mémoire et à l'œil géant d'un ordinateur. L'ordinateur... L'obéissance parfaite. L'obéissance idéalement programmée... et le choc provoqué chez un sujet par ce temps d'angoisse indicible qui suit une condamnation jusqu'à la finale d'une guerre, ce choc est tellement traumatisant qu'à lui seul il accomplit presque tout le travail dissuasif, dans ce cas où un condamné sauve sa vie. Il n'y a pas de récidive. Ou si peu ».

*c – Les perspectives nihilistes.*

Certains auteurs vont encore plus loin dans le nihilisme pour eux l'espoir n'a plus guère de sens et *l'apocalypse a déjà eu lieu*. Deux textes à cet égard nous paraissent significatifs : *Le désert du monde* de J. P. Andreu nous entraîne 460.000 ans en avant avec deux rescapés de la race humaine. Des visiteurs venus de l'espace ont voulu reconstituer l'histoire de la terre dévastée « par une fin du monde convulsive dont les sursauts titaniques se sont prolongés longtemps ». Pour cela, à partir de cellules prélevées sur des ossements retrouvés, ils ont reformé les duplicata d'un couple humain grâce à un appareil de simulation. — Ce même appareil détectant les images qui survivent dans leur cerveau a permis de mettre en place le décor d'un village à leur intention. Ainsi le couple va-t-il revivre les horreurs de la guerre atomique et de l'anéantissement. Lors de leur départ les Visiteurs au lieu de détruire Philippe et Marie-Françoise acceptent de les laisser vivre. S'agit-il d'un ultime sursis, d'une simulation de la vie avant le néant définitif ? Ou bien est-ce l'amorce d'une humanité qui va réapprendre l'amour ? Mais comment le couple pourra-t-il procréer s'il n'est composé que de simulacres ?

– Parfois, on se contente d'anticiper sur la *catastrophe à venir* et qui ne manquera pas de se produire. A travers la dramatique histoire de *Shikasta* (roman de D. Lessing qui fait partie du cycle *Canopus dans Argo*) planète autrefois riche, florissante, exemplaire et devenue aujourd'hui stérile, inhospitalière, « blessée à mort » se profile le devenir inéluctable de notre Terre. L'auteur nous dit qu'il s'agit là d'un livre prophétique : « Depuis l'instant où la vie est apparue pour la première fois dans la moiteur des mares et des étangs jusqu'au moment prochain où l'espèce va disparaître dans l'holocauste de la Destruction finale et où elle s'efforce désespérément

de détourner la catastrophe » nous assistons aux soubresauts d'une vie qui ne finit plus d'en finir...

- Il arrive toutefois que le récit nous convie à la réémergence du monde disparu selon les exigences de l'Eternel retour (W. Miller : *Un cantique pour Leibowitz* ; R. Stewart : *Le pont sur l'abîme*).

#### V. – POUR CONCLURE

Dans les mythes judéo-chrétiens de l'apocalypse, on retrouve toujours la volonté d'un Dieu vengeur qui punit l'homme de sa désobéissance et de ses vices. Que la destruction soit totale comme dans le thème du Déluge ou de l'Apocalypse selon Saint Jean ou qu'elle soit partielle comme celle de Sodome et Gomorrhe anéanties par le feu du Ciel, il s'agit d'une annihilation-punition. Même si la fin de l'humanité est assortie de promesses de renaissance démiurgique, elle est en liaison étroite avec la culpabilité des hommes. L'apocalypse que l'on craint aujourd'hui n'est pas non plus appréhendée dans l'innocence comme une injuste fatalité. Sans doute, ce n'est plus Dieu qui punit l'homme, c'est l'homme-sans-Dieu qui provoque imprudemment les mécanismes qui le conduiront à sa perte ; et cette perte, rançon des inconséquences, apparaît, tout compte fait, comme une sanction qu'il n'aura pas volée. D'autre part, alors que l'eschatologie traditionnelle chrétienne s'appuie sur l'au-delà et la certitude des fins dernières, l'eschatologie moderne vise un futur déjà en train de se faire. L'une est axée sur la morale et la religion, l'autre sur la science ; c'est d'ailleurs à la lumière du discours scientifique, qu'il émane des sciences exactes ou des sciences humaines, que l'homme moderne se rend compte que l'apocalypse est en marche : les catastrophes partielles et présentes, par leur effet d'accélération et de cumulation, engendrent les risques de disparition du monde. Et, nous l'avons dit, les moyens qu'on déploie pour les juguler et les résoudre ne font qu'aggraver le processus. Aussi faut-il compter constamment avec de nouvelles Parques de plus en plus menaçantes. Autrefois, elles se nommaient épidémies, guerres ou famines . Elles s'appellent aujourd'hui pollution, gaspillage, et surtout centrale et armes atomiques séquelles de l'hyper-technicité au service de l'hyper-rentabilité. Elles opèrent non plus inopinément pour assener un châtement décidé par Dieu, mais constamment et sûrement selon un mécanisme infernal qui conduit à la Mort.

Le message que nous apporte la science fiction est peut-être moins un cruel constat d'échec et d'échec irréversible qu'un avertissement et une mise

en garde : « L'intelligence est une arme à double tranchant. C'est un instrument dialectique. Peut-être porte-t-elle toujours en elle les germes de sa destruction potentielle... Certaines espèces parviennent à les juguler, d'autres se laissent envahir et détruire ». Ainsi, s'exprime l'un des visiteurs extra-terrestres venus sur la planète Terre pour explorer *Le désert du monde* (J. P. Andrevon). Les suzerains des Enfants d'Icare (A. C. Clarke), eux aussi, savent demeurer en accord avec le « Maître-Esprit », malgré leur intelligence supérieure. Quelques lueurs d'espoir s'accrochent à ces indices.

Somme toute, l'apocalypse que décrit la science fiction n'est que le spectre épouvantable d'un dénouement qu'il faut à tout prix éviter. Son propos n'est-il pas de dénoncer les contradictions du système en l'acculant jusqu'au paroxysme de l'absurdité qui est la Mort ? Et, comme toute réflexion sur la mort débouche inmanquablement sur la vie, c'est bien des options présentes qu'il s'agit.

D'ailleurs, dans certaines œuvres, vie et mort sont curieusement superposées : d'un côté un scénario froidement logique, de l'autre, d'amples et chaleureuses descriptions souvent empreintes de poésie. Avec la ressource de l'image, c'est exactement ce qui se passe dans *Rêve de Singe* où M. Ferreri a choisi un arrière-plan macabre de béton nu pour des rencontres palpitantes de désir et d'émotion. Ainsi se Côtent dans l'imaginaire le désespoir et l'espérance.